

HWANG
SOK-YONG

*Le Vieux
Jardin*

ℤ

« Dans ce long roman, au fil des méandres du souvenir, Hwang Sok-yong se découvre plus qu'il ne l'a jamais fait dans ses œuvres précédentes. » *Le Monde des livres*

« Le charme très fort, très particulier du livre, vient de ce que ces deux consciences, qu'on ne quitte jamais, qui sont en apparence aussi individualistes que dans un roman occidental, sont en réalité mystérieusement solidaires de leur environnement. » Claire Devarrieux, *Libération*

« Hwang Sok-yong est sans doute l'une des voix les plus importantes de la littérature asiatique actuelle. » Clémence Boulouque, *Le Figaro*

« Cette histoire d'amour, qui résiste à tous les cachots et à toutes les désillusions politiques est éblouissante. » Gilles Heuré, *Télérama*

« Un style tranchant et efficace, où l'auteur, véritable chef d'orchestre de l'histoire de son pays, veut tout donner à voir. » Adrien Gombeaud, *Les Échos*

« On se laisse envoûter par les images bucoliques et on admire la beauté du couple. » Anne-Sophie Demonchy, *Le Magazine des livres*

« L'un des plus beaux romans du maître coréen. » *La Croix*

« Hwang Sok-Yong délivre un long chant intimiste et tendre sur la prison, l'exil, les rêves déçus de vie meilleure. » Dominique Aussenac, *Le Matricule des Anges*

« Tragique, politique et poétique. » Alain Lallemand, *Le Soir*

« Porté par un lyrisme tout en retenue et en sagesse, *Le Vieux Jardin* tisse le récit d'une intimité, d'un amour profondément touchant brisé par " les années de feu, cette époque ténébreuse où régnait le mal " » Julia Dubreuil, *La Gazette du Nord-Pas-de Calais*



2 930500 927782

Hebdomadaire
T.M. : 551 987☎ : 01 42 17 20 00
L.M. : 2 162 000

LE MONDE DES LIVRES

vendredi 21 octobre 2005

La voix de la réconciliation coréenne

Les deux Corées sont les invitées de la Foire de Francfort. Rencontre à Pyongyang avec le romancier Hong Sok-jung

RENCONTRE

A quoi ressemble l'homme de lettres dans un pays où le prolétariat est son client ? », s'interroge Walter Benjamin dans *Paysages urbains*. En Corée du Nord, qui passe pour le dernier régime stalinien de la planète, pas forcément à ce que l'on pourrait attendre. A part quelques références attendues au « Grand » et au « Cher » dirigeant, le thème de la conversation est la littérature, la forme, l'inspiration. Ironique, un peu surpris que l'on ait demandé à le voir, Hong Sok-jung, romancier connu et estimé en République populaire démocratique de Corée (RPDC), est désormais reconnu également au Sud où lui a été récemment décerné le prestigieux prix littéraire Manhae. « *Évitons les malentendus* », dit-il en préambule au cours d'un entretien au *Monde* dans un salon privé d'un hôtel de Pyongyang. « *La littérature au Nord, pensez-vous, ne peut être que politique et révolutionnaire. Bien sûr, ce courant existe mais il y a aussi une littérature qui évoque la vie quotidienne. Il y a aussi le courant du roman historique dans lequel je me situe.* »

Pour parler de ses romans, Hong Sok-jung fait un détour par sa famille. Non pas que son œuvre soit autobiographique mais parce que son travail d'écrivain est lié à son histoire personnelle, à celle de sa famille et de son pays, la Corée. Nord ? Sud ? La division en 1945

est un drame mais elle n'est qu'un tragique épisode dans une histoire plusieurs fois millénaire, et aujourd'hui les deux pays sont sur la voie du rapprochement et de la réconciliation. En littérature aussi, comme en témoigne le prix littéraire décerné à Hong Sok-jung ou les rencontres entre écrivains du Nord et du Sud. Hong Sok-jung est ainsi un grand ami de Hwang Sok-yong, romancier sudiste, auteur, entre autres, de *Monsieur Han, L'Ombre des armes* ou *Terres étrangères* (éd. Zulma). Tous deux sont d'abord coréens avant d'être du Nord ou du Sud.

« *Si je suis devenu écrivain, c'est sous l'influence d'une tradition familiale qui remonte à mon arrière-grand-père* », dit Hong Sok-jung. Né au Sud il y a soixante-quatre ans et passé avec son grand-père au Nord en 1948 au lendemain de la fondation de la RPDC, il est l'héritier d'une « dynastie » littéraire, fortement marquée par le patriotisme. Son arrière-grand-père, Hong Beum-sik, un lettré, se suicida en 1910 pour protester contre l'annexion de son pays par le Japon et il devint un héros de l'indépendance.

Lorsque le jeune garçon passe au Nord avec sa famille, la Corée a été coupée en deux à hauteur du 38^e parallèle d'un arbitraire coup de crayon par un fonctionnaire américain à la veille de la capitulation japonaise. Staline a accepté la partition d'une péninsule dont, à l'époque, ni Moscou ni Washington ne savaient que faire. Trois ans plus

tard, au début de la guerre froide, alors que le Sud, sous la houlette américaine, sombre dans la confusion, le Nord occupé par les Soviétiques semble incarner une identité coréenne bafouée. Et nombre d'intellectuels habités par un patriotisme farouche franchiront le 38^e parallèle.

« *Mon grand-père n'avait pas l'intention de devenir écrivain mais il le devint pour défendre le coréen, interdit par les Japonais, en écrivant des romans dans notre langue.* » Célèbre pour ses romans historiques, le grand-père, Hong Myong-hi, allait devenir premier vice-premier ministre dans le gouvernement formé au lendemain de la fondation de la RPDC. Sur les brisées du grand-père, le père de Hong Sok-jung, linguiste réputé, se spécialisa aussi dans le roman historique. « *Il m'était difficile de rompre une telle lignée* », plaisante le romancier.

INJUSTICE SOCIALE

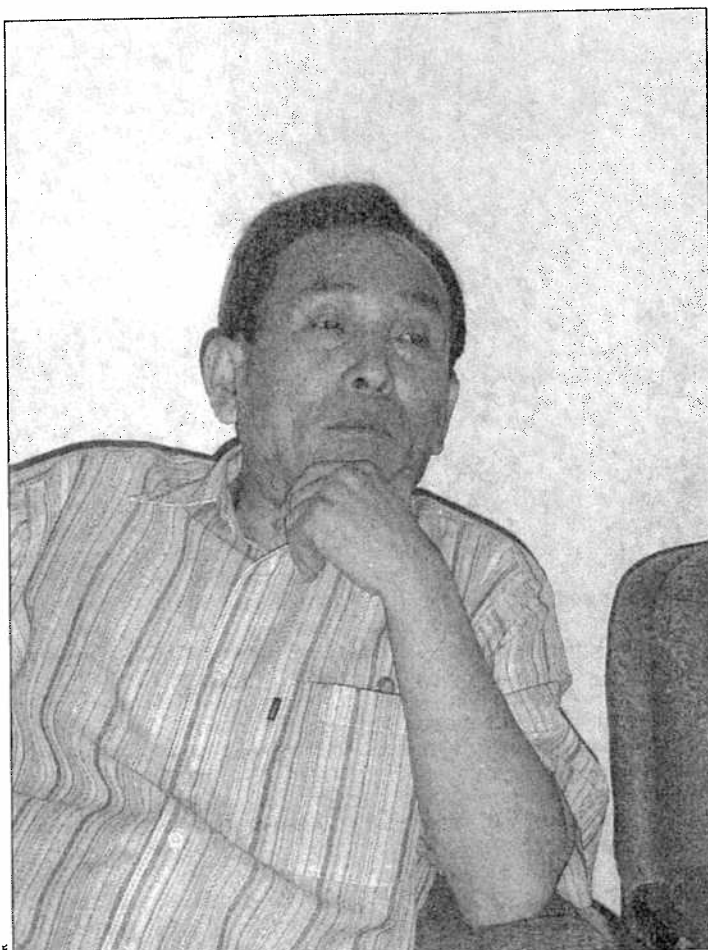
Après avoir étudié la littérature à l'université Kim Il-sung à Pyongyang, Hong Sok-jung se consacre au théâtre. Il publiera son premier roman, *Une Fleur rouge*, en 1970. L'injustice sociale replacée dans un contexte historique devint son thème de prédilection. Le prix littéraire Manhae lui a été décerné pour son roman *Hwang Chini*, qui retrace le destin singulier d'une célèbre courtisane du XVI^e siècle. « *Ce prix comme le roman sont aussi inscrits dans le passé de la famille*, poursuit M. Hong. *Manhae, un éminent moine bouddhiste, homme de lettres et*

résistant à l'occupation japonaise, était un ami de mon grand-père et ils avaient été en compétition pour écrire la vie de Hwang Chini. Mais ni l'un ni l'autre ne l'a jamais fait. Stimulé par cette rivalité, j'ai décidé de m'y mettre. »

Le sujet est connu et le thème rebattu : au Sud, plus d'une dizaine de romans ont été consacré à Hwang Chini. Née dans une famille noble, la jeune fille, orpheline élevée par sa mère, fera brutalement un jour l'expérience de l'hypocrisie du monde : ses fiançailles sont rompues lorsqu'on découvre qu'elle est en réalité la fille d'une servante séduite par le maître de maison, qui après sa naissance connut une mort tragique. Chini décide de devenir *kisaeng*, courtisane de haut rang. Réputée pour sa beauté et ses talents artistiques, elle aura des liaisons avec des aristocrates et un moine qui feront scandale.

« *Jusqu'à présent, les auteurs ont insisté sur la figure de courtisane de Chini* », poursuit Hong Sok-jung. « *Moi, j'y ai vu plutôt une rebelle qui lutte contre le joug féodal confucéen qui place la femme dans une situation inférieure à l'homme. Chini se bat avec ses forces : ses capacités de séduction pour faire fléchir l'homme, débusquer l'hypocrisie du monde masculin. Elle atteint ainsi à son indépendance. A travers elle, je crois que l'on peut saisir certaines dimensions de la mentalité féminine coréenne.* »

Par sa position de courtisane, Hwang Chini évolue à la fois dans



Hong Sok-jung

le monde de la haute société et à sa marge et elle est d'autant mieux placée pour juger le premier. Contrairement à Chunhyang, autre figure célèbre de *kisaeng* (*Le Chant de la fidèle Chunhynag*, Zulma) dont fut tiré un film, Chini ne cherche pas à s'élever socialement : elle joue de son pouvoir de séduction comme d'une arme.

Les critiques littéraires sud-coréens ont salué le ton inédit de ce roman en y voyant un renouveau de la création littéraire. « J'ai

volontairement utilisé des expressions dialectales communes au Nord et au Sud [au fil de la division sont apparues des différences linguistiques entre les deux pays : certains mots n'ayant pas exactement la même signification]. A cette langue réunifiée, si l'on peut dire, s'ajoutent des descriptions de scène d'amour réalistes qui tranchent avec la retenue observée jusqu'à présent », commente le romancier. En littérature aussi, la Corée du Nord évolue.

Philippe Pons



Hebdomadaire
T.M. : 551 987

☎ : 01 42 17 20 00
L.M. : 2 162 000

LE MONDE DES LIVRES

vendredi 21 octobre 2005

Les plaies ouvertes de la dictature

Hwang Sok-yong et l'existence brisée d'un dissident, broyé par la répression

LE VIEUX JARDIN

de Hwang Sok-yong.

Traduit du coréen

par Jeong Eun-jin et Jacques Batilliot,
Zulma, 568 p., 23 €.

Dans ce long roman, au fil des méandres du souvenir, Hwang Sok-yong se découvre plus qu'il ne l'a jamais fait dans ses œuvres précédentes (1). A travers le regard d'un homme brisé par dix-huit ans passés à l'isolement en prison et qui renoue les fils de ce que furent sa vie et sa lutte contre la dictature militaire, il puise la force narrative de ce récit romanesque dans ce qu'il a vécu, ressenti, partagé avec une génération dont beaucoup sont morts torturés, exécutés, conduits à la démence, et d'autres, comme son héros Hyonu, ont « perdu » leur jeunesse derrière les barreaux. Au soir d'une vie ravagée, libéré après une remise de peine, Hyonu, qui a l'âge de l'auteur (né en 1943), déambule dans ce « vieux jardin » qui est à la fois son passé et l'utopie des idéaux pour laquelle il s'est battu.

L'auteur cherche moins à évoquer les idées abstraites pour lesquelles ont lutté des « hommes ordinaires » comme son héros que la vie intérieure de ceux-ci. Ce grand roman est un témoignage émouvant dans son dépouillement dédié à une génération de Coréens qui avaient cru pouvoir changer le monde. Ils y contribuèrent en forçant le passage de la dictature à la démocratie et c'est leur fierté. Mais chez beaucoup – comme c'est le

cas de Hyonu, rompu par l'épreuve carcérale – l'amertume perce sous la nostalgie.

Il y a dans l'histoire de la Corée moderne une grande coupure : Kwangju. Le nom de cette ville du sud-ouest de la péninsule a pour les Coréens une forte puissance évocatrice, émotionnelle et symbolique : c'est là qu'eut lieu en mai 1980 un massacre de civils par les troupes spéciales – le plus grand crime de la dictature. Plus de deux cents morts (officiellement) et des milliers de blessés, mitraillés, chargés à la baïonnette. Le régime ne se contenta pas de tuer, il jeta en prison des milliers de militants. C'est le cas de Hyonu.

La clandestinité du dissident, la « cavale », puis les geôles non chauffées dans un pays où l'hiver il gèle à pierre fendre, le givre sur les murs, « l'haleine qui s'élève comme une fumée de cigarette », les grèves de la faim, la torture, le temps qui s'étire, l'homme qui, les mains menottées dans le dos, happe sa pitance comme un chien... Hwang qui fut emprisonné sept ans connaît ce qu'il décrit.

BONHEUR PERDU

Au-delà de ce récit saisissant de vérité pour ceux qui ont connu la Corée des dictatures, la beauté du roman tient beaucoup à un autre personnage : Yunhi, la femme qu'aima Hyonu qui, « restée dehors », poursuivit leur combat un peu malgré elle. Au cours des six jours que Hyonu passe dans une maison à la campagne où, autrefois « en plongée » il avait trouvé refuge et connu les jours les plus heureux de sa vie, il s'absorbe dans

la lecture du journal et les lettres – qu'il n'avait jamais reçues – de Yunhi, dont il n'a su qu'à sa sortie de prison qu'elle est morte quelques années plus tôt. Dans ces vieux cahiers et ces lettres qui ont figé le temps, Hyonu entrevoit le visage de sa jeunesse et renoue avec la force de cet amour, au-delà de la dernière image qu'il avait conservée en lui, celle d'une frêle silhouette féminine agitant la main tandis qu'un car emportait le dissident qu'il était dans la nuit. S'instaure alors un récit à deux voix, un dialogue au-delà du temps entre deux êtres qui se sont aimés.

Dans cette remontée dans le passé se dessine la figure attachante d'une femme qui raconte l'attente d'un homme condamné à la prison à perpétuité, d'une femme broyée elle aussi, comme le furent son père puis son amant, par la fatalité d'une époque. Une femme qui fait face mais en laquelle, écrira-t-elle à la fin de sa vie, « toutes les valeurs du passé semblaient se faner ». Une mélancolie qui fait écho, à plusieurs années de distance, à ce regret infini qui naît dans le sillage de tout bonheur perdu, dont Hyonu lui faisait part dans une lettre de prison : le regret que « notre vie n'ait pas duré quelques mois de plus, ou quelques semaines. Un jour de plus ». « Toi au-dedans et moi au-dehors, nous avons vécu ce monde. Ce fut parfois difficile mais réconcilions-nous avec les jours passés », lui écrit-elle, peu avant de mourir.

Ph. P.

(1) Toutes traduites chez Zulma.

15 / 12 / 05

JESSY DESHAIS



Corée graphie

A Séoul, les lendemains chantent, déchantent.

HWANG SOK-YONG

Le Vieux Jardin

Traduit du coréen par Jeong Eun-jin et Jacques Batilliot.
Zulma, 574 pp., 23 €.

Les intellectuels contre la dictature, les étudiants au service de la classe ouvrière. Même voix, partout. On dit: «*La voie radicale était la seule qui paraissait pouvoir vaincre le désespoir et l'humiliation.*» On dit: «*Nous avions déjà conscience de notre échec.*

Cependant nous pensions qu'avec le temps, la vérité triompherait et que le monde changerait.»

Hwang Sok-yong ajoute, avec cette délicatesse coréenne qui ne supporte jamais longtemps la langue de bois: «*Comme un ruisseau qui heurte un rocher finit par l'user et le détruire.*» Le titre de son livre désigne l'utopie, l'inaccessible éden entraperçu.

Le Vieux jardin, grand roman politique, s'en tient obstinément à l'échelle humaine. Le prisonnier, bras tendus de chaque côté, exerce du matin, repousse à deux mains les murs de sa cellule recouverte de givre en hiver. Il n'a pas le crâne rasé des droits communs. Parfois, il obtient des livres. Quand il fait la grève de la faim, quand il est mis au cachot, bâillonné de telle sorte que la salive trempe sa chemise, quand il apprivoise un pigeon, quand il pleure, le prisonnier se mesure de tout son corps au temps qui veut sa peau. Un jour, il sort. Il a passé dix-huit ans hors du monde, à l'extérieur on a continué sans lui. Le roman commence.

Sans doute l'histoire de la Corée depuis 1945 traverse-t-elle le récit entier, avec ses deux générations de révolutionnaires sacrifiés, mais le 18 mai 1980 constitue le socle. A cette date a lieu le massacre de Kwang-

ju, une manifestation en province, l'intervention brutale des parachutistes, la colère de la population: deux cents morts (chiffre officiel). Hwang Sok-yong, comme le prisonnier du *Vieux Jardin*, était à Kwangju, et a œuvré pour que l'information ne soit pas étouffée, mais c'est pour s'être rendu en Corée du Nord en 1989 qu'il a été incarcéré cinq ans.

Après Kwangju, le prisonnier du *Vieux Jardin* a plongé dans la clandestinité, fugitif dûment isolé comme «*un porteur de virus*». Avant d'être arrêté, il a travaillé en usine, puis il est tombé amoureux de l'enseignante qui le cachait. Ils ont vécu ensemble quelques mois, miracle quotidien, parties de pêche et de lessive au soleil, *kim-bap* badigeonnés d'huile de sésame, tempura et sauce au soja. Lorsqu'il affronte à nouveau le monde, le prisonnier n'a pas eu de nouvelles du professeur Han depuis onze ans. Il revient dans ces collines où on pourrait se risquer à dire qu'il a été heureux. Les dix-huit années qu'il a perdues l'attendent, elles lui sont racontées, par écrit, et en dessins, par la femme aimée. Elle est morte.

Les deux voix se relaient. La partition féminine vibre de chagrins, d'espoir, de compassion. Elle nous mènera jusqu'à Berlin et à la chute du Mur, il y aura d'autres hommes pour le professeur Han, résolue à tracer son chemin de peintre. «*Façonné*» par l'époque, cassé par la prison, le militant aurait été poète dans une autre vie: la partition masculine est assombrie par le renoncement. Le charme très fort, très particulier du livre, vient de ce que ces deux consciences, qu'on ne quitte jamais, qui sont en apparence aussi individualistes que dans un roman occidental, sont en réalité mystérieusement solidaires de leur environnement.

Huile
de sésame,
tempura et
sauce au soja.

CLAIRE DEVARRIEUX

LE LIVRE DU JOUR

Ténèbres coréennes

Le Vieux Jardin de Hwang Sok-yong

Dix-huit années de captivité ont privé O Hyônu de son monde familial et de celle qu'il aimait. Son crime est d'avoir participé au soulèvement de Kwangju, le printemps de Séoul de 1980, où la chute de la dictature militaire de Park Jeong-hui avait représenté pour la jeunesse un bref espoir de rapprochement avec la Corée du Nord. L'ancien prisonnier politique réapprend à vivre dans une société du nouveau millénaire qui a troqué toutes ses luttes idéologiques contre une ivresse hédoniste et technologique. Il affronte aussi d'autres pertes : atteinte d'un cancer et condamnée à mourir loin de lui, trois ans avant sa libération, sa fiancée Han Yunhi lui a laissé ses carnets et ses croquis, chronique de toutes ces années que son aimé a manquées. S'y égrène l'histoire coréenne ainsi que celle de l'Allemagne quand tombe le Mur de Berlin. Se lisent aussi des pages d'un amour aussi pur que condamné. Les voix d'O Hyônu et de Han Yunhi alternent, et le parallèle de ces vies qui voulaient tant se fondre donne à la narration une force poignante. Réflexion sur l'univers carcéral et sur le sens des engagements, éclairages historiques et puissance poétique font de ce livre une porte d'entrée dans l'univers romanesque de Hwang Sok Yong. Opposant au régime de Corée du Sud, ayant payé son engagement de prison et d'exil, l'écrivain, aujourd'hui âgé de 62 ans, est sans doute l'une des voix les plus importantes de la littérature asiatique actuelle.

CLÉMENCE BOULOUQUE



☐ Traduit du coréen par J. Eun-jin et J. Batilliot, Zulma, 575 pages, 23 €.



Hebdomadaire
T.M. : 744 846

☎ : 01 55 30 55 30
L.M. : 2 738 000

Télérama

mercredi 26 octobre 2005

ROMAN
HWANG SOK-YONG
LE VIEUX JARDIN

Traduit du coréen par Jeong Eun-jin
et Jacques Batilliot, éd. Zulma,
574 p., 23 €.

O Hyônu, le héros du nouveau roman de l'écrivain coréen Hwang Sok-yong, a 24 ans quand il s'engage dans ce qu'on a appelé le « printemps de Séoul », un soulèvement populaire réprimé dans le sang. Pourchassé, il fuit de ville en ville, rencontre une femme, artiste peintre, Han Yunhi, qui le cache et avec laquelle il vit quelques mois, avant d'être capturé et condamné à la prison à perpétuité. Dix-huit ans plus tard, à sa sortie, la femme qu'il aimait est morte et il la redécouvre en lisant les cahiers et les carnets de dessins qu'elle a laissés. Dans ce dialogue épistolier, au-delà de la mort, O Hyônu médite sur les images qui reviennent : le grain d'une peau, la tendresse d'une caresse, le silence des nuits d'amour ou de prison, l'angoisse de la traque policière.

Cette histoire d'amour, qui résiste à tous les cachots et à toutes les désillusions politiques, est éblouissante. Elle puise dans la vie intime de l'auteur, Hwang Sok-yong, né en 1943, qui fut lui aussi emprisonné cinq ans en Corée du Sud pour avoir bravé l'interdiction de passer en Corée du Nord. ➔



➔ A la fin du livre, celui-ci reprend la parole après s'être effacé derrière son double, O Hyônu. « Lorsque je pense aux souffrances, au gâchis et aux désespoirs qu'a engendrés le siècle dernier, je me pose la question que d'innombrables personnes ont déjà posée : y a-t-il encore de l'espoir ? Tant qu'il reste possible de s'interroger ainsi, tout peut recommencer. »

Gilles Heuré



2 900500 315629

Quotidien National
T.M. : 116 856☎ : 01 49 53 65 65
L.M. : 743 000

Les Echos

mardi 18 octobre 2005

LITTÉRATURE CORÉENNE

Francfort honore la Corée

La Corée est l'invitée de la Foire du livre de Francfort, qui ouvre ses portes demain. Cette littérature mérite le détour. Explications et sélection de romans.

LE VIEUX JARDIN
de Hwang Sok-yong,
traduit du coréen
par Jeong Eun-jin
et Jacques Batilliot,
éditions Zulma, 570 pages.

L'OISEAU
de Oh Jung-hi
traduit du coréen
par Jeong Eun-jin
et Jacques Batilliot,
éditions du Seuil, 139 pages.

**NOKCHEON suivi
de UN ÉCLAT DANS LE CIEL**
de Lee Chang-dong,
éditions du Seuil.

Viennent également de paraître :
**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
CORÉENNE**
par Patrick Maurus,
éditions Ellipses.
RÉGIME VÉGÉTARIEN
de Lee Je-ha, et
VOYAGE À MUJIN,
de Kim Sung-ok,
tous deux aux éditions Zulma.

En invitant la Corée, la Foire du livre de Francfort qui ouvre demain accueille d'abord un alphabet original, le « han'gul », qui « peut tout exprimer, le bruit du vent, l'appel de la grue, le caquet du poulet, l'abolement du chien, tout peut être transcrit... » En 1443, le poète Chong Iji s'enthousiasme pour la nouvelle écriture coréenne instaurée par le roi Sejong. Jusqu'à cette date, le coréen s'écrivait en caractères chinois et le roi prend ses distances vis-à-vis de l'écrasant voisin. Cet alphabet restera longtemps la langue vulgaire et « il ne serait pas absurde d'affirmer que la littérature contemporaine commence après la guerre », écrit Patrick Maurus dans son « Histoire de la littérature coréenne » (éd. Ellipses). La plupart des textes sont des fictions brèves, mordant la réalité sociale et politique jusqu'au sang. Barres d'immeubles, neiges grises, rues tatouées de néons, effluves de viande grillée... Trois livres publiés cet automne forment une bonne introduction à ces univers passionnés où la poésie suinte du béton.

« La caractéristique la plus importante de l'homme et de ce monde, c'est le changement. Nous allons vivre les changements de ce

monde, moi dehors et lui dans son obscurité. » En quelques mots, Han Yuni, l'héroïne du « Vieux Jardin » (éd. Zulma), résume la saga dont elle est le pivot et l'ambition de son auteur, Hwang Sok-yong : raconter vingt ans de changements dans son pays, à travers deux personnages. O Hyônu, militant d'extrême gauche, est libéré, après dix-huit ans de prison. Han Yunhi, la femme qu'il a aimée, est morte laissant une pile de lettres, un journal, des carnets de des-

Visions de cauchemar

Les années 1980 affleurent comme une photo plongée dans un liquide révélateur. Dans une odeur de lachrymogènes remontent des images violentes : bras tendus, campus en feu, cordons de policiers... « Nous avions épuisé en quelques années ce que d'autres avaient vécu en un siècle. » Amis, régimes, idées, sentiments... tout valse comme les tracts lancés dans le vent par les activistes, tout fond comme le bonhomme de neige du vieux jardin, dans ce roman qui fut d'abord publié sous la forme de feuilleton.

Feuilleton. Les mille rebondissements et coïncidences évoquent notre littérature populaire. Il aura

fallu plus de deux ans aux traducteurs pour retranscrire ce style tranchant et efficace, où l'auteur, véritable chef d'orchestre de l'histoire de son pays, veut tout donner à voir, avant la prochaine adaptation du livre au cinéma.

« L'Oiseau », d'Oh Jung-hi, est d'une tout autre facture. Une jeune fille raconte comment son père l'a abandonnée, avec son petit frère, dans une maison de guinguois. Les deux enfants tâchent de survivre, mais ils perdent pied. S'installe petit à petit un climat de putréfaction, d'où jaillissent des visions de cauchemar et d'hallucinants paysages : « Chantant sa souffrance, l'eau se frayait péniblement un chemin au milieu des sacs plastique, des canettes vides et d'une mousse bouillonnante. Le ciel rouge prenait sur cette eau des reflets sales. » Ce roman bref est efficace et râpeux comme un gant de crin.

Autre auteur, autre style, Lee Chang-dong et son « Nokcheon » - suivi d'« Un éclat dans le ciel ». Avant de devenir cinéaste (on lui doit notamment « Oasis » et « Peppermint Candy », deux films splendides disponibles en DVD) puis ministre de la Culture, Lee Chang-dong s'est fait connaître comme écrivain. Ce volume regroupe deux courts romans qui ont pour toile de fond, là encore, les années 1980, entre dictature et décollage économique.

Le premier texte a pour cadre le quartier de Nokcheon, une décharge d'où émerge un complexe résidentiel. Dans l'un de ces appartements flamboyants neufs, un professeur voit débarquer son frère, activiste, poursuivi par la police. Ces retrouvailles brisent son ménage et lui font prendre conscience de la médiocrité environnante. Le titre original signifie : « Plein de m... à Nokcheon ». L'accoutumance à l'abject est le sujet du second texte, moins singulier mais bouleversant, récit détaillé d'une nuit de torture ordinaire. Il semble que Lee Chang-dong, avant de prendre la caméra, se soit attelé à décrire ce que jamais il ne pourra filmer. La jeune victime, violée puis innocentée par les policiers, est relâchée au petit matin dans un beau paysage enneigé. Frais, scintillant, indifférent.

ADRIEN GOMBEAUD

[chronique] **Cinéma**
littératures

par Anne-Sophie Demonchy

**HISTOIRE D'AMOUR SUR FOND DE GUERRE**

En 2005, les éditions Zulma publient *Le Vieux jardin* de Sok-yong Hwang. Lorsque ce roman engagé paraît en Corée du Sud en 2000, c'est un véritable succès, autant auprès du public que de la critique. Il est récompensé de plusieurs prix littéraires et traduit en plusieurs langues. Les lecteurs ont été séduits par cette histoire mélodramatique d'un jeune couple séparé par les événements politiques des années 1980, quand, à la mort du dictateur Chun Doo-hwan, la Corée du Sud manifeste son enthousiasme et ses espoirs révolutionnaires, immédiatement réprimée par l'armée. Le roman, mélancolique et poétique, a suscité l'intérêt du cinéaste Im Sang-soo. Tandis que celui-ci admet ne pas avoir participé aux manifestations, l'auteur Sok-yong Hwang a fait partie de ces militants, a connu l'exil et la prison. Son roman s'inspire de son expérience personnelle sans pour autant être autobiographique.

Hyun-woo est un ancien militant socialiste. Comme de nombreux opposants au régime, il est arrêté par l'armée, torturé, emprisonné pendant 17 années, puis libéré. Quand il sort enfin de prison, le pays a changé, et la femme qu'il aimait n'est plus là : elle est morte d'un cancer, lui laissant pour seul héritage une adolescente, de 17 ans justement, des tableaux et des journaux intimes. Hyun-woo parvient alors à reconstituer non seulement son idylle amoureuse mais surtout à se représenter ce qui s'est passé au cours de ces années d'enfermement où aucune information n'a filtré. Le film comme le roman alternent le point de vue de la jeune femme avec celui de Hyun-woo, bouleversent la chronologie afin de mieux rapprocher les époques et les moments passés l'un sans l'autre. Car s'il est question d'amour, l'Histoire tient une place de choix : le destin de ce couple résulte des événements politiques. Ils ont été séparés parce que Hyun-woo ne s'est pas satisfait de sa vie paisible dans la montagne auprès de sa bien-aimée, il a voulu entrer en action, aider le pays à sortir de la répression. Si le film s'attache aux manifestations étudiantes, aux massacres des militants, le roman dépeint minutieusement la prison et les conditions de vie des condamnés plus que déplorables. Ces pages sentent le vécu. Néanmoins, le cinéaste a voulu dénoncer les méfaits de la prison sur la population. Tandis que Hyun-woo parvient à revenir à la réalité sans grand mal, certains de ses amis sont marqués physiquement et psychologiquement par les mauvais traitements que l'armée leur a infligés. Le film est précieux, délicat, même si les images de révolte et de répression sont particulièrement violentes (une jeune étudiante s'enflamme et se jette du haut d'un immeuble afin de ne pas être arrêtée par l'armée parce que celle-ci n'hésite pas à tuer à coups de matraque des centaines de résistants pétris d'idéaux). On se laisse envoûter par les images bucoliques et on admire la beauté du couple. Néanmoins, la métaphore du jardin développée dans le roman est absente au point que le titre, *a posteriori*, est contestable. ■



LE VIEUX JARDIN, un film d'Im Sang-soo, avec Yum Jung-ah, Jin-hee Ji et Hee-



3 340502 578742

Quotidien National
T.M. : 110 000☎ : 01 44 35 60 60
L.M. : 256 000

jeudi 01 décembre 2005

la Croix

Les Éditions Zulma publie l'un des
plus beaux romans du maître coréen

Hwang Sok-yong cultive son jardin

**LE VIEUX JARDIN
de Hwang Sok-yong**

Traduit du coréen par Jeong Eun-jin

et Jacques Batilliot

présenté par Jeong Eun-jin

Éd. Zulma, 577 p., 23 €.

Un roman sur la mémoire, le temps et l'utopie, voilà présenté d'une manière laconique *Le Vieux Jardin*, le dernier ouvrage de Hwang Sok-yong traduit en français.

Dans une Corée transformée, O Hyônu se souvient des années teintées d'idéalisme et de lutte clandestine. Il revit sa rencontre avec Han Yunhi, leur amour bref mais intense, la séparation, la prison. Destins parallèles, destins croisés. Les deux amants auront vécu près de vingt ans ensemble sans jamais se rencontrer. La mort impose le non-retour. Les carnets de l'artiste peintre qu'est Han Yunhi viendront compléter la mémoire inachevée de O Hyônu. Dans *Le Vieux Jardin*, le style de Hwang Sok-yong est au monologue. C'est, dit-il, «*au lecteur de mettre en relation les deux personnages*», de combler leurs lacunes.

L'homme de lettre coréen a puisé dans les profondeurs de son intimité, peut-être comme jamais, afin de peindre aux couleurs de l'automne le «*portrait d'une génération qui a voulu réaliser le rêve d'une vie meilleure*». Un

**Le romancier
traite
davantage
du monde réel
en portraitiste
qu'en peintre
d'imposantes
fresques
sociales
et politiques.**

portrait et non une fresque. Dans sa volonté de présenter de façon synthétique le contenu de son roman, Hwang Sok-yong a recours à cette catégorie picturale. Que ce soit de manière consciente ou inconsciente importe peu. L'intérêt réside dans le fait que, porteur de l'immanence du sujet, le «*portrait*» conduise à la révélation de l'individu. Auteur de facture réaliste – mais pas uniquement, comme le démontre *L'Invité*, roman qui sort de ce cadre –, et aux engagements connus, le romancier traite davantage du monde réel en portraitiste qu'en peintre d'imposantes fresques sociales et politiques. Ses personnages n'ont rien de générique. Ils sont par le fait même qu'ils existent. Leurs traits sont les leurs, non ceux des autres...

Mémoire, temps, utopie... et lieux. Kalmoe, *Vieux Jardin* au temps suspendu, territoire infime de l'amour. La prison, où la nuit de la longue peine transforme en profondeur l'homme incarcéré. Une existence qui se fond dans le rythme imperceptible du temps. Le courage du prisonnier peut en être décuplé, comme en témoigne le récit poignant que fait Hwang Sok-yong de la préparation d'une grève de la faim, de sa gestion par l'esprit et le corps et de sa sortie. Anecdotes recueillies? Expérience personnelle? Berlin enfin, ville symbole du XX^e siècle. La chute du Mur et l'impact de l'événement sur des Coréens assistants au déroulement de l'Histoire avec un grand «*H*» dans les rues abasourdies de la ville allemande.

Le Vieux Jardin est aussi le roman

de l'amertume. D'une génération, d'un auteur. Pourquoi tant de souffrances endurées? Et pour quels résultats? Il s'agit maintenant, après des années de combat et d'utopie, de retrouver un sens à la vie. Ne faut-il pas repartir du «*soi*», de ses richesses intérieures? Redécouvrir l'être unique qui nous habite? Hwang Sok-yong en est persuadé, l'histoire doit prendre racine dans l'individu et dans sa quotidienneté. Partir de lui et souligner son importance ultime.

C. C.-L.



Trimestriel
T.M. : N.C.

☎ : 01 42 46 18 38
L.M. : N.C.

TRANSFUGE

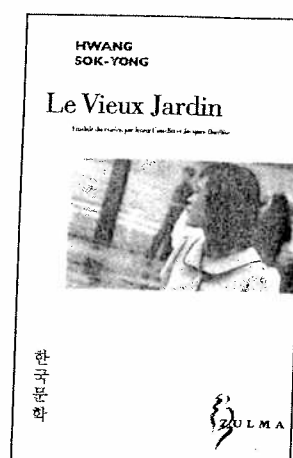
septembre - octobre - novembre 2005

Hwang Sok-Yong

COMME DIT le proverbe coréen : « *Certains sont nés pour le sourire, d'autres pour les larmes.* » L'Histoire a joué à Hwang Sok-yong de sacrés tours. Né en Mandchourie en 1943 pendant l'occupation japonaise, sa famille réfugiée entre Pyongyang et Séoul, la Division fait de lui par hasard en 1953 un Sud-Coréen. En 1966, il se retrouve dans le corps expéditionnaire sud-coréen aux côtés des Américains au Vietnam pour des opérations de « nettoyage ». Mais, c'est précisément le massacre de Kwangju le 18 mai 1980, qui fait de Hwang Sok-yong un écrivain engagé.

Militer, cela veut dire la clandestinité, l'exil, la prison, thèmes que l'on retrouve dans ses livres comme dans ceux de la plupart des écrivains sud-coréens de sa génération.

Le Vieux Jardin n'y échappe pas. Roman à deux voix : libéré après dix-huit ans de prison, O Hyônu découvre le journal et les lettres que Han Yunhi lui a laissés dans la maison où ils se sont aimés. Elle lui raconte, avant de mourir, ce qu'il n'a pas vécu : l'enfant qui est né, ses propres errances, la chute du mur de Berlin à laquelle elle assiste, la fin de leur rêve utopique, la nouvelle Corée... tandis que lui se remémore l'excitation de la lutte, la clandestinité, la peur de trahir les autres, la torture, les humiliations et cette inexorable transformation de son être par la prison. Si certains passages ont le charme aride du compte-rendu de commission préparatoire à une réunion de cellule, on est surtout troublé par cet étrange sentiment de nostalgie, cette émotion qui enva-



► **LE VIEUX JARDIN**
Traduit du coréen par Jeong Eun-jin et Jacques Batilliot.
Zulma - 574 pages - 23 €

hissent ce livre sur l'absence et le temps enfui. O Hyônu et Han Yunhi ne se retrouveront jamais, et pourtant ils ne se sont jamais quittés. ●

SIMONE AROUS



3 040501 530542

Bimestriel
T.M. : 8 000☎ : 04 67 92 29 33
L.M. : 35 000

novembre - décembre 2005

LE MATRICULE
DES ANGES

Corée aigre-douce

Avec « Le Vieux Jardin », Hwang Sok-Yong délivre un long chant intimiste et tendre sur la prison, l'exil, les rêves déçus de vie meilleure.

LE VIEUX JARDIN
HWANG SOK-YONG
Traduit du coréen
par Jeong Eun-Jin
et Jacques Batilliot
Zulma
608 pages, 23 €

Des deux Corée, celle du Nord, malgré le secret qui l'entoure, fait souvent parler d'elle. Dictature communiste et népotisme d'un autre temps, ses famines, ses velléités à posséder la bombe atomique défrayent les chroniques. La Corée du Sud présente, elle, un visage ultra-moderne, policé et entreprenant. On en oublierait presque que la partition n'existe que depuis une cinquantaine d'années. On en oublie que face au pays frère et communiste, les Américains et leurs alliés ont opposé une autre dictature tout aussi répressive et anti-démocratique et ce jusqu'en 1998. Hwang Sok-Yong garde tout cela en mémoire. Cette année-là, ne fut-il pas gracié après sept ans de prison pour atteinte à la sûreté nationale.

Né en 1943 en exil, pour fuir l'occupation japonaise, il sera très tôt le témoin de la guerre de Corée, deviendra arbitrairement citoyen sud-coréen. En 1966, enrôlé dans les troupes américaines au Vietnam, il est chargé du nettoyage, efface les traces de massacres et enterre les morts. Expérience qu'il décrit dans *L'Ombre des armes* (Zulma) : Pour pouvoir contrer la censure, il publie ensuite l'épopée d'un bandit du temps passé *Jang Gilsan* (non encore traduit, ndlr). Écrivant pour le théâtre, plusieurs membres de sa troupe seront massacrés lors de la répression du soulèvement de Kwangju en 1980. D'écrivain engagé, il s'impliquera directement dans la lutte contre l'oppression, se rendra successivement en Corée du Nord, (ce qui lui vaudra la prison au retour), puis à New York et Berlin. En l'an 2000, après dix ans d'interruption d'écriture, il publie *Le Vieux Jardin* qu'il qualifie fort justement de « *requiem décrivant la vie intérieure de la génération des années quatre-vingt qui rêvait d'une vie meilleure.* » Dans ce roman ponctué d'éléments forcément autobiographiques, il évoque la libération après dix-huit années de prison de l'opposant O Hyônu qui apprend alors la mort de sa compagne. Han Yunhi, artiste peintre, lui a laissé un journal écrit tout au long de ces années, quelques toiles, des petits riens et une fille. Ce portrait de femme surprend

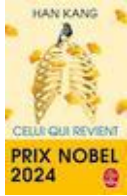
par sa force, sa beauté, sa finesse, sa tragique sérénité. Loin d'être triste et noir, le récit à deux voix alterne souvenirs de prison, années de lutte, amour, séparation, voyages, évolution picturale puis combat contre le cancer. Si l'auteur est explicite sur l'engagement, les conditions de la lutte, les épreuves, les souffrances, il n'utilise jamais la phraséologie, la langue de bois. Son rapport au monde est direct, il écrit au plus près des êtres, privilégie la lenteur, filmant au ralenti les petits et grands émois. Il s'en explique : « *Après la guerre du Viêt Nam, mon écriture a changé une première fois, la deuxième fois cela a été après mon exil à Berlin (...). Avant le réalisme objectif, critique, m'importait. Après j'ai commencé à m'intéresser à ce qui est de l'ordre de l'intime, du quotidien...* » (entretien à *Libération*, mai 2002). En filigrane, derrière la superbe description de l'inadaptation du héros à la société nouvelle, l'amertume et la déception après tant d'années de lutte, le magnifique portrait de femme, apparaît un hommage à ce que l'on pourrait considérer comme la Corée unie éternelle, sa poésie, ses arts picturaux, ses paysages, ses saveurs, ses valeurs, ses traditions. Hommage exempt de conservatisme ou de pétainisme, mais porteur de forces de vies, de forces morales conduisant à une vision de la Corée, de la vie, du monde, pleine d'espoir et de lucidité.

Dans la postface, les derniers mots de Hwang Sok-Yong sont : « *Lorsque je pense aux souffrances, au gâchis et aux désespoirs qu'a engendrés le siècle dernier, je me pose la question que d'innombrables personnes ont déjà posée : y a-t-il encore de l'espoir ? Tant qu'il reste possible de s'interroger ainsi, tout peut recommencer. Je salue après un long silence les gens que j'aime, mes amis, et je les invite à marcher à mes côtés.* »

Dominique Aussenac



le poche de la semaine



Celui qui revient
★★★★☆
HAN KANG
Traduit du coréen par Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot
Le Livre de Poche, 264 p., 8,90 €



Le Vieux Jardin
★★★★☆
HWANG SOK-YONG
Tr. du coréen par J. Eun-Jin et J. Batilliot
Zulma, 704 p., 11,90€

A quoi pensent nos âmes après notre mort ?

Le 18 mai 1980, quelques mois après l'assassinat du dictateur sud-coréen Park Chung-hee, la ville de Gwangju est le théâtre d'un massacre : sous les ordres du général Chun Doo-hwan, l'armée tire sur la foule à l'arme automatique, faisant des milliers de morts. C'est la fin du « printemps de Séoul », Chun Doo-hwan instaure bientôt une nouvelle dictature militaire. Outre que l'événement nous rappelle à point nommé la fragilité de la démocratie sud-coréenne, ce drame national donnera naissance à deux chefs-d'œuvre littéraires, tous deux réédités en poche. *Le vieux Jardin*, de Hwang Sok-Yong à la fois tragique, politique et poétique, raconte la libération d'un contestataire après dix-huit ans de prison et sa recherche de l'amour dont il a été séparé durant tout ce temps. Mais il ne retrouve de cette femme que des écrits, des lettres, des dessins, le combat mené par toute une génération pour réinstaller avec succès la démocratie. Roman choral, *Celui qui revient*, signé du Prix Nobel 2024 de littérature Han Kang, se déploie le jour même de la répression à travers les yeux d'un jeune manifestant coupable d'avoir lâché la main de son ami, fauché par les balles des militaires, et qu'il n'a pas secouru. À la recherche du corps de l'ami, on traverse sans complaisance les morgues aménagées en toute hâte, l'accumulation des corps, on croit entamer une narration classique. Le deuxième chapitre vous désarçonne : vous êtes ce jeune homme assassiné, ou plutôt son âme emprisonnée dans un corps mort. L'armée se débarrasse des cadavres par le feu et vous vivez l'incendie avec les yeux de cette amoisillon qui ne peut pas encore tout à fait se séparer de son enveloppe charnelle. Le troisième chapitre vous prend lui aussi à contre-pied : vous êtes de retour sous la dictature, dans les violences d'un commissariat puis les absurdités du département de la censure, etc. Edifiant. A.L.

ROMAN



Les influentes
★★★★☆
ADÈLE BRÉAU
Lattès
414 p., 21,50 €
ebook 14,99 €

La mode, cet univers impitoyable

Adèle Bréau croque « Les influentes », mais ses morsures restent sans grandes conséquences.

PIERRE MAURY

On se le demande : « Quelle adolescente n'a pas rêvé d'un destin à la Cindy, Claudia ou Naomi ? Quel gamin ne s'est pas imaginé en Tom Cruise, Ryan Gosling, Elon Musk ? » Du moins, Blanche se le demande dans *Les influentes*, le roman d'Adèle Bréau. Blanche de Rochefort, 59 ans (ce qu'elle cache), qui a arrêté de fumer, est une angoissée dont les états d'âme rejaillissent sur la rédaction d'*Attitude*, le magazine féminin haut de gamme qu'elle dirige avec un mélange de fantaisie et d'autorité qui pourrait passer, aux yeux des actionnaires coréens, pour de la désinvolture.

Oui, ce monde où la presse et la mode se noient ensemble dans une publicité que font désormais mieux les influenceuses est un univers impitoyable – difficile de ne pas penser, devant la Blanche de papier, à la Meryl Streep à l'écran dans *Le Diable s'habille en Prada*. Sur le front (et même le *front row* des défilés), les lignes ont bougé, mais c'est pour mieux établir les mêmes rapports de force avec des personnes différentes.

Blanche, Anne, Myrtille et les autres

Et, puisque ce n'était pas si mal, après tout, *Le Diable s'habille en Prada*, allons-y pour une nouvelle exploration une vingtaine d'années après, retrouver l'excitation du bouclage d'un magazine et les egos démesurés d'un milieu où l'art de paraître rend superflue la notion d'être, revendiquer un temps la superficialité comme valeur suprême. Et *Danser sur le volcan*, comme l'écrit Sophie Abriat dans un essai sous-titré *La mode et le luxe à la conquête de nos imaginaires* (1) vers lequel on aurait peut-être mieux fait de tourner le regard.

Car *Les influentes*, Blanche, Anne, Myrtille et les autres, (mais surtout ces trois-là qui concentrent l'essentiel de l'attention) distillent les clichés sur un rythme soutenu. La question posée en ouverture de cet article en est un exemple frappant : pour Blanche comme pour la plupart des protagonistes du roman, il n'existe pas d'autre horizon que celui des paillettes sur les podiums. Ce qui n'est pas, rassurons-nous, le cas de toutes les adolescentes, de tous les gamins censés rêver de devenir des égéries de la mode.

« Je suis probablement pire qu'elles »

Mais les mécanismes à l'œuvre ici sont bien ceux des engouements passagers qui font et défont les réputations. Beyoncé porte une combi-short brodée d'une collection d'Anne, son compte explose. Ses comptes : les réseaux sociaux d'abord, la banque ensuite, étant donné l'engouement spectaculaire. Il faut apprendre à gérer autrement, Myrtille sera là pour ça, tant pis si la famille en souffre, de toute manière c'est provisoire, ça va passer...

Et ça passe, en effet, là où une saison



Avec Le Soir et Premier Chapitre
lisez les premières pages de ce livre sur notre site.



Adèle Bréau : il n'existe pas d'autre horizon que celui des paillettes sur les podiums ? © MARIE ROUGE.

chasse l'autre, mais que ça semble long ! Aucun détail ne nous est épargné de la manière dont le flot emporte les êtres qui croient le maîtriser, voire l'organiser, et qui n'en sont que des passagers. Blanche le constate dans un rare moment de lucidité : « Regarde Anne. Ça lui a complètement tourné la tête. Elle ne voit plus ses enfants, elle accorde davantage d'importance au succès d'un post qu'à ses vacances en famille [...]. Quant à cette... Myrtille, qui semble fasciner les filles de ta génération, je me suis laissé dire qu'elle répondait aux textos de ses clients pendant les essayages de robe de mariée de sa sœur de peur qu'ils ne partent voir ailleurs s'ils étaient traités avec davantage de réactivité. Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, parce que je ne porte aucun jugement. Je suis probablement pire qu'elles. »

Oui, pire, et tant pis pour nous.

(1) Grasset, 218 p., 20 €, ebook, 14,99 €



JEUNESSE



Comme des sœurs
★★★★☆
ANNABELLE GORMAND
CFC Editions
56 p., 16 €
Dès 12 ans

Deux filles dans la ville, et des vies sur le fil

Vous prendrez bien un peu de douceur dans ce monde de brutes ? Annabelle Gormand déroule une amitié tout en bienveillants pointillés.

CATHERINE MAKEREEL

La vie, c'est bien connu, se loge dans les interstices. La preuve avec *Comme des sœurs* d'Annabelle Gormand. Pas d'événement spectaculaire dans cette bande dessinée, pas de personnage extraordinaire, pas de révélations prodigieuses mais, au contraire, une série de bouleversements infimes et de basculements minuscules qui ponctuent une promenade dans la ville.

Lili et Zoé ont 11 ans. Elles sont amies et s'apprennent à vivre leur première fête. Ensemble, elles traversent donc la cité pour se rendre à l'anniversaire d'un camarade de classe. En chemin, elles font une série de rencontres qui les questionnent et les font avancer, au sens propre, mais au sens figuré aussi puisqu'elles sortent imperceptiblement grandes de cette traversée urbaine. Sans chichis, les dessins vont droit au but, avec la même spontanéité que ces deux petites filles qui discutent de tout et de rien : la famille, les coupes de cheveux, le regard des autres, la difficulté de faire partie des bandes de jeunes populaires, la police, le respect des lois, le fait de faire des graffitis sur les murs, etc. En même temps, ces deux philosophes qui s'ignorent soulèvent des questions sur le monde, loin d'être aussi anodines qu'elles en ont l'air.

Des failles intimes

L'une est timide et très à cheval sur les règles, l'autre est plus extravertie et libre d'esprit. A travers leurs conversations apparemment badines se dessinent quelques failles intimes : Zoé notamment se sent très seule, elle qui vit avec un papa dépressif, reclus chez lui depuis qu'il a été écarté de la police pour faute grave. Heureusement, elle tisse avec Lili une amitié dont les ressources sont aussi puissantes qu'une relation filiale. D'où le titre : *Comme des sœurs*. Diplômée de l'école ESA Saint-Luc à Bruxelles, Annabelle Gormand trouve un ton singulier, une douceur naturelle, pour déployer cette fable sur la sororité mais aussi l'engagement social.

Sans aucune esbroufe, l'histoire raconte tout simplement une camaraderie féconde mais le livre prend aussi des chemins fantaisistes puisque des éléments inanimés – des boîtes aux lettres ou encore, le soleil – prennent vie, avec humour, pour guider les pas des deux adolescentes sur le trottoir mais aussi dans leur appréhension du monde. Parcourir *Comme des sœurs*, c'est comme marcher dans les rues pavées d'un quartier qu'on connaît : le sol est légèrement accidenté, avec des surprises sous le pied ça et là, mais le panorama a quelque chose de familier, avec ces deux petites filles qui partagent des réflexions universelles, à hauteur d'enfant.



Avec Le Soir et Premier Chapitre
lisez les premières pages de ce livre sur notre site.



**HWANG
SOK-YONG**
LE VIEUX JARDIN
Traduit du coréen
par Jeong Eun-Jin
et Jacques
Batilliot, Zulma
«z/a», 692 pp.,
10,90 €.



«Mais cinq ou six gardiens finissaient toujours par me traîner dans le couloir, menotter mes poignets en me tordant les bras dans le dos, les garrotter avec une corde et mettre dans ma bouche en guise de bâillon un cylindre en bois maintenu par un lacet en cuir. Le morceau de bois écrase la langue et la salive dégouline jusqu'au menton.»

ENTRETIEN AVEC HWANG SOK-YONG, AUTEUR DE *LE VIEUX JARDIN*¹

"Mes romans aident à comprendre la situation de l'Asie de l'Est"

Grand écrivain témoin de l'histoire contemporaine coréenne, Hwang Sok-Yong a produit une œuvre qui reflète les nombreux tourments traversés par son pays au XX^e siècle. Dissident sous la dictature sud-coréenne puis emprisonné pour son action en faveur de la réunification de la Corée, il a repris la plume après dix ans de silence pour publier *Le Vieux Jardin* (Editions Zulma), magnifique témoignage sur les années 1970 à 1990. Rencontre...

La Gazette. Le héros du *Vieux Jardin* est un prisonnier politique. Vous avez vous-même été opposant à la dictature militaire dans les années 1980, puis enfermé pour vos idées. Quelle est la part d'autobiographie dans ce roman ?

Hwang Sok-Yong. "Je dirais que 70 à 80% de ce livre sont un mélange de ma propre vie et des gens qui m'ont entouré. Le personnage féminin de Han Yunhi m'a été inspiré par plusieurs femmes que j'ai moi-même connues ; de même que les activistes correspondent à des types de personnages que j'ai rencontrés."

En tant que témoin et acteur de l'histoire de votre pays, pensez-vous être investi d'un devoir de témoignage ?

"Il est vrai que l'histoire de la Corée et du monde entier est un sujet qui me préoccupe beaucoup, mais je n'avais pas l'intention d'en faire un roman. En fait, j'essaye de la montrer à travers des destins ordinaires. Les intellectuels coréens et japonais affirment que mes romans aident à comprendre la situation de l'Asie de l'Est, car ils offrent une vue à la fois syn-

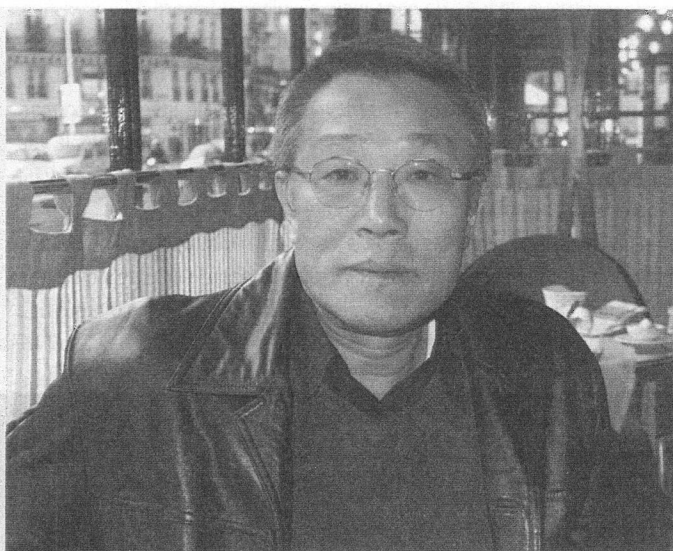
chronique et diachronique sur le monde que je décris."

Vous désignez votre livre comme "le portrait d'une génération qui a poursuivi le rêve d'une vie meilleure". Est-ce à cette utopie que renvoie le titre *Le Vieux Jardin* ?

"Oui en effet. Plusieurs images évoquent l'utopie dans l'imaginaire coréen, notamment l'île d'Ilo, ce lieu introuvable que l'on ne peut atteindre. Au début du XX^e siècle, les socialistes rêvaient d'un monde où les hommes seraient égaux et les capitalistes pensaient qu'en augmentant la productivité, on obtiendrait une richesse dont tout le monde pourrait profiter. Or, un siècle plus tard, ni l'un ni l'autre n'ont atteint leur objectif."

Le roman fait également le récit des quelques mois d'idylle passés par le couple de héros avant d'être séparés. Était-il important pour vous de mêler à la fresque historique cette chronique intime ?

"Oui. La maison de Kalmoe est un espace très personnel, très intérieur, qui symbolise la vie de tous les jours. C'est un aspect que la Corée a long-



temps négligé et qui était méprisé par les militants des grandes causes. Pendant la lutte contre le fascisme, les gens se sont infligé leur propre système de discipline. Plusieurs événements dans ma vie ont changé ma vision des choses. Lors de la chute du mur de Berlin, j'ai vu des gens en larmes, qui s'embrassaient, des individus morcelés par l'Histoire. La prison m'a aussi fait découvrir l'importance de la vie quotidienne."

Votre combat en faveur de la réunification de la Corée vous a valu cinq ans de prison à votre

retour d'exil en 1993. Qu'est-ce qui a motivé votre retour alors que vous connaissiez le risque d'une incarcération ?

"J'étais fatigué d'être en exil et j'avais envie de retourner dans le pays de ma langue maternelle. Plus concrètement, l'organisation à laquelle j'appartenais considérait que mon emprisonnement serait un symbole fort pour la réunification du pays. Mais j'ai vécu en prison plus longtemps que je ne le pensais." ■

¹ Entretien réalisé à Paris le 25 novembre 2005, avec l'aimable concours de Jeong Eun-Jin pour la traduction.



0 040602 710723



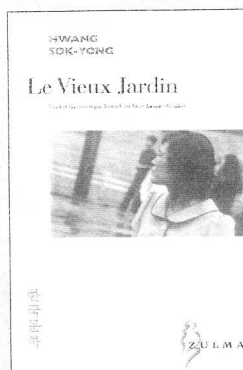
59 - 62

Presse Régionale
T.M. : 11 500

☎ : 03 28 38 45 22
L.M. : 40 000

jeudi 05 janvier 2006

LA GAZETTE
Nord - Pas de Calais



Fruit amer

Le Vieux Jardin – Hwang Sok-Yong (Editions Zulma – traduit du coréen par Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot – 576 pages)

Libéré après 18 années sous les verrous, le prisonnier politique O Hyônu retrouve son pays, la Corée du Sud, sans le reconnaître. Aux "champs de roseaux" et chemins de terre familiers se sont substituées forêts d'immeubles et routes cimentées. De l'opposant à la dictature militaire, recherché depuis sa participation au soulèvement de Kwangju en 1980, il ne reste guère qu'un "quinquagénaire à l'air triste", usé par l'expérience carcérale. Des quelques mois d'idylle vécus avec sa protectrice Han Yunhi avant d'être arrêté, des souvenirs et leur "nid" : une maison entourée de nature à Kalmoe.

Apprenant la mort de sa bien-aimée, O Hyônu décide de retourner sur le lieu de leur histoire où l'attendent les cahiers qu'elle a noircis en son absence. Se dessinent alors, finement entremêlés, leurs deux parcours : la cavale d'O Hyônu, sa vie en prison faite de grèves de la faim, du mitard et de résistance morale pour "se maintenir au seuil de survie" ; les doutes de mère seule d'Han Yunhi, ses activités militantes menées un peu malgré elle et les rencontres qui émaillent sa vie sur fond de tourbillon historique.

En résulte un roman d'une intensité inouïe, témoignage doux-amer des utopies et événements qui ont marqué les années 1970 à 1990 : soulèvement de Kwangju réprimé dans la violence, manifestations sur les campus sud-coréens, chute du mur de Berlin. Mais *Le Vieux Jardin* est loin de n'être que cela. Porté par un lyrisme tout en retenue et en sagesse, il tisse le récit d'une intimité, d'un amour profondément touchant brisé par "les années de feu", "cette époque ténébreuse où régnait le mal".

J. D.

Le massacre au fond du Jardin

Avec une histoire d'amour comme fil rouge, Im Sang-soo s'attaque à la répression de Kwangju.

Le Vieux Jardin

d'Im Sang-soo
avec Jin-hee Ji, Yum Jung-ah,
Hee-seok Yoon... 1h52.

Im Sang-soo a la gueule de l'emploi. Le costume, chic et tendance, atteste la dimension wonderboy du cinéaste de Séoul, valeureux d'un cinéma coréen qui parvient à concilier avec brio les impératifs commerciaux avec une authentique vision d'auteur. Mais les cheveux en pétard, le regard qui pétillote et le sourire en coin signalent, eux, le caractère poil à gratter d'un artiste qui ose zoomer sur les épisodes les plus troubles de l'histoire contemporaine.

Après l'assassinat du dictateur Park Chung-hee, raconté à la manière d'une farce grotesque dans *The President's Last Bang* (Libération du 5 octobre 2005), son nouveau film, *Le Vieux Jardin*, raconte par le biais du mélodrame la répression du mouvement démocratique étudiant dans la ville de Kwangju, en mai 1980 - 200 morts selon la police, plusieurs milliers selon les organisations de défense des droits de l'homme. Un peu comme si, en France, Arnaud Desplechin ou Dominik Moll tournaient coup sur coup une satire sur le coup d'Etat du général de Gaulle le 13 mai 1958 et une histoire d'amour dans le contexte du massacre des manifestants algériens le 17 octobre 1961...

«**Désespoir**». *Le Vieux Jardin* est l'adaptation d'un beau roman politique et, pour partie, autobiographique, de Hwang Sok-yong (1), le Günter Grass coréen, qui fut témoin des horreurs de Kwangju puis passa cinq ans en prison pour s'être rendu illégalement en Corée du Nord. Le héros du livre, Hyun-woo, est un jeune militant socialiste qui, recherché par la police, se réfugie dans la montagne où il vit une brève passion avec une institutrice, Yoon-hee. Hyun-woo décide finalement de retourner à la politique, mais est arrêté dès son retour en ville. Dix-sept ans plus tard, le militant, brisé, sort de prison: le pays connaît enfin la démocratie, mais Yoon-hee est morte et les illusions de la jeunesse avec.

Le film, qui ne craint pas d'utiliser les codes les plus écoulés du mélo (les adieux sous la pluie, les flash-backs sur les jours heureux, les lettres de l'absente lues en voix off, etc.) pourra parfois paraître un peu trop sage au regard des séquences abrasives d'une *Femme coréenne* et de *The President's Last Bang*. Mais dans le registre des ruptures de ton sans préavis, Im Sang-soo reste un orfèvre, capable de faire basculer la romance élégiaque dans le reportage sur le vif au cœur d'une charge policière. Ou de briser la fluidité narrative par l'immolation soudaine d'une jeune ouvrière, aussi traumatisante que le meurtre du petit garçon dans une *Femme coréenne*. Ces interruptions de violence déstabilisantes rappellent les grandes œuvres de Shohei Imamura

(*Profond désir de dieux, La Vengeance est à moi...*), le cinéaste japonais dont l'influence est revendiquée par Im Sang-soo et qui, comme lui, excelle à mêler les destins individuels à la grande histoire. Même s'ils n'ont pas vécu directement les événements qu'ils reconstituent à l'écran.

«En 1980, j'étais lycéen à Séoul et c'était très difficile de savoir ce qui se passait à Kwangju, se souvient Im Sang-soo. Le pays était en état de siège. Les journaux évoquaient des "événements" mais, censure oblige, sans entrer dans les détails ni expliquer les motivations des manifestants.



Im Sang-soo
le 4 avril 2007.

tants. Il y avait bien, comme on le voit dans *Le Vieux Jardin*, une vidéo pirate de la télé japonaise NHK qui circulait clandestinement. J'ai également eu des informations sur la répression militaire grâce à mon frère, qui militait dans des

déstabilisation violente avant de me poursuivre pour "diffamation", rappelle le réalisateur. La justice nous a ordonné de supprimer les images d'archives au début et à la fin du film. On y voyait les funérailles du chef de l'Etat avec le peuple en larmes. J'avais imaginé cette conclusion comme un miroir ironique pour les spectateurs qui, après avoir rigolé pendant une heure et demie, se seraient vus à l'écran en train de pleurer un dictateur. Car les masses sont souvent nostalgiques de leurs propres bourreaux.» A la

Im Sang-soo

sortie du *Vieux Jardin*, l'hostilité est paradoxalement plutôt venue de l'autre camp. «Malgré l'instauration de la démocratie, les activistes des années 80 aujourd'hui au pouvoir restent dans une sorte de désespoir, explique Im Sang-soo. Le film les dérange parce que je ne décris pas les militants de la démocratie comme des gens purs, comme des héros.»

En se confrontant à un sujet aussi sensible - les «événements» de Kwangju ont été surnommés «le mémorial de la démocratie coréenne» - Im Sang-soo risquait de s'attirer les foudres des survivants. Mais il en a l'habitude. «Pour *The President's Last Bang*, les proches de Park Chung-hee ont mené une campagne de

sortie du *Vieux Jardin*, l'hostilité est paradoxalement plutôt venue de l'autre camp. «Malgré l'instauration de la démocratie, les activistes des années 80 aujourd'hui au pouvoir restent dans une sorte de désespoir, explique Im Sang-soo. Le film les dérange parce que je ne décris pas les militants de la démocratie comme des gens purs, comme des héros.»

«**Position radicale**». De fait, les hommes du *Vieux Jardin* sont à l'image des personnages masculins de tous les films d'Im Sang-soo: plutôt immatures, versatiles et lâches quand les femmes, telles Yoon-hee (la belle et émouvante

Yum Jung-ah), assument leurs désirs et leurs choix. «Toute la vie de Hyun-woo est un échec en soi, admet le réalisateur. L'histoire de l'humanité a toujours été écrite par les hommes, et il faut bien reconnaître que cette histoire a été un échec. C'est pour cela que je vais continuer d'adopter le point de vue des femmes.»

Après avoir «exprimé[s]a position sur le passé», dans ses trois derniers films, l'ancien étudiant en sociologie veut désormais se confronter à la société contemporaine, et pas seulement dans son pays. Il écrit un scénario sur une Coréenne qui serait entourée de plusieurs hommes (mari, amants, amis...) aux caractères différents. Un sixième long métrage qu'il rêve de tourner à Paris. «D'une part, c'est l'une de mes villes préférées et mes films y reçoivent un excellent accueil, explique-t-il en souriant. Et d'autre part, c'est une capitale cosmopolite où réside une grande diversité culturelle. Un lieu où l'on peut parler librement des problèmes ethniques...» Il réfléchit un instant. «... Où l'on peut exprimer une position radicale.»

Samuel Douhaire

(1) En France aux éditions Zulma, 2005, 573 pp., 23 euros.

Quotidien National
T.M. : 202 081
MERCREDI 11 AVRIL 2007

S. : 01 42 76 17 89
L.M. : 872 000

